

[www.alinagurdiel.com](http://www.alinagurdiel.com)

## REVUE DE PRESSE

DOMINIQUE BONA

# Colette et les siennes



GRASSET



## Lire



La fantaisie, la poésie, la sensualité. On est au début du XX<sup>e</sup> siècle et Colette et ses amies (à gauche, l'actrice Musidora) sont naturellement libres. Au centre, Colette au Théâtre des Mathurins, en 1906, dans « Le Désir, la chimère et l'amour » ; à droite au Moulin-Rouge, en 1907, dans « Rêve d'Égypte ». RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER, RUE DES ARCHIVES/RDA, RUE DES ARCHIVES/COLLECTION BOURGERON

# Colette et ses indomptables

## DOMINIQUE BONA

La biographe et académicienne retrace la vie de Colette et de ses trois amies les plus proches et célèbres, à travers elles, les femmes insoumises

La beauté de l'aube. Elle aimait les petits matins, les lueurs du jour. Elle avait obtenu, enfant, que sa mère la réveille à 3 heures et demie du matin pour aller se promener seule à la rencontre de la nature bleutée. Dans le creux de l'aube, le meilleur semble à venir. Sidonie-Gabrielle Colette (1873-1954) : la joie de vivre, la com-

munion avec les éléments, la chair des mots. La biographe Dominique Bona restitue, dans *Colette et les siennes*, une femme, une écrivaine, une époque. Elle a découvert Colette par la série des « Claudine », à l'adolescence, sans être envoûtée car y planait l'ombre du premier mari, Henry Gauthier-Villars. Dominique Bona a été saisie par la grâce inouïe de l'écrivaine plus tard avec, notamment, *La Naissance du jour* et *Les Vrilles de la vigne*. « Colette a une fantaisie et une poésie débarrassées de toute scorie. C'est une prose avec des

ails. La romancière et la femme sont indissociables. Colette a un monde à elle et peu d'écrivains ont un monde à eux. Elle explore l'univers de manière sensible et non intellectuelle. Elle met la sensualité au service de l'écriture. » Dominique Bona a composé, avec *Colette et les siennes*, une histoire à quatre voix. Elle raconte Colette, et ses trois amies les plus proches, de 1914 à 1954.

## Elles choquent dans une époque bourgeoise

Les hommes sont à la guerre. Les femmes se serrent les coudes, atten-



tives à la moindre nouvelle du front. Nous sommes durant l'été 1914. La romancière et journaliste Colette accueillie de 1914 à 1916, dans son chalet parisien de la rue Cortambert, à Passy, ses trois meilleures amies. La comédienne Marguerite Moreno (1871-1948), la journaliste Annie de Pène (1871-1918), la danseuse de cabaret Musidora (1889-1957) dite Musi. Ce qui les lie : un fort goût pour la liberté et un non-conformisme absolu. Elles font ce qu'elles veulent ; elles s'habillent comme elles veulent ; elles font l'amour avec qui elles veulent. Cheveux courts, bisexualité non dissimulée, passé sulfureux, liaisons avec des hommes plus jeunes, cigarette à la bouche, absence de corset. Elles choquent dans une époque bourgeoise. Elles sont libres. Elles en savourent l'ivresse et elles en paient le prix.

Dominique Bona montre combien leur liberté est naturelle et non militante. Les quatre femmes ne la portent pas en étendard. La liberté coule dans leurs veines de manière simple. Elles sont dans le rang et en dehors du rang, selon leur bon vouloir. Elles choisissent leurs liens en étant à la fois des mères détachées et des amantes passionnées. Les hommes sont au centre de leurs existences. La si insoumise Colette est folle amoureuse du si indépen-

déteste être seule et rêve d'être dominée par un homme. Sa vie entière, elle chercha à être aimée et protégée par ses maris. Dominique Bona note ainsi un mélange de modernité et de classicisme dans leur allure. Elles ne veulent pas s'affranchir des hommes mais bel et bien des conventions. « *Elles suivent leur fantaisie sans se soucier du regard de la société. Colette ne s'est pas intéressée à la politique et ne se revendiquait pas comme féministe. Toute sa vie est un élan vers une liberté non pas conquérante mais évidente. Un parfum de liberté entoure chacun de ses gestes. Colette est une femme sans chaînes.* »

#### Quatre femmes à la fois semblables et dissemblables

On retrouve les épisodes les plus connus de la vie de Colette. Comme ses apparitions à moitié nue sur les planches des music-halls ; ses liaisons brèves ou longues avec Natalie Clifford Barney et Mathilde de Morny ; son attachement pour le manoir de Rozven, près de Saint-Malo ; ses séjours à Verdun en 1914 et 1915 auprès d'Henry de Jouvenel ; son histoire d'amour avec Bertrand de Jouvenel, son beau-fils mineur, durant cinq ans. Mais le véritable sujet de *Colette et les siennes* demeure l'amitié entre quatre femmes à la fois semblables et dissemblables. Elles connaissent des destins différents. La comédienne Marguerite Moreno, dont Marcel Schwob fut le grand amour, semble entourée de morts mais deviendra populaire grâce à ses rôles au théâtre et notamment en interprétant la *Folle de Chaillot*, de Jean Giraudoux ; la journaliste Annie de Pène, enfant naturelle, se rend dans les tranchées comme reporter de guerre avant d'être emportée par la grippe espagnole en 1918, à l'âge de 47 ans ; l'actrice et réalisatrice Musidora goûte à la célébrité dans son rôle d'Irma Vep dans le feuilleton *Les Vampires* (1915-1916), de Louis Feuillade, devient l'une des

« Toute la vie de Colette est un élan vers une liberté non pas conquérante mais évidente »

Dominique Bona

dant baron Henry de Jouvenel. Un homme de gauche, ardent dreyfusard, à la tête du *Matin*. Colette



muses des surréalistes, mais s'étiolé dans l'oubli et la misère à la fin de sa vie. Sidonie-Gabrielle Colette connaît, elle, la gloire littéraire. Elle aura été moins confortée en amour. De retour de la guerre, le courageux Henry de Jouvenel n'est plus tout entier à elle. Colette en souffre. « *J'assimile le mal de l'absence à une douleur physique.* » Elles sont là, les unes pour les autres, face aux coups durs.

### Elle les dépeint de près et de loin

Raconter mais sans fiction. L'auteure de *Clara Malraux - Nous avons été deux* (Grasset, 2009) a



écrit, à l'image de ses héroïnes, une biographie non conventionnelle. Tout est vérifié mais tout est porté par la narration. Portraits vivants, mise en scène, sens des destinées, refus de l'exhaustivité. L'écrivaine des destins de Romain Gary et de Berthe Morisot refuse le mélange du vrai et du faux quand elle s'attache à son travail de biographe. « *J'ai raconté la vie de personnages si romanesques que j'ai pu constater que la réalité est parfois plus imaginative que la fiction.* » La mère de Colette lui disait : « *Regarde!* » Dominique Bona regarde les quatre amies danser, chanter, aimer, festoyer, travailler, cuisiner sans jamais peser de son regard d'écrivaine du XXI<sup>e</sup> siècle. Elle reste au plus près d'elles, comme elles sont au plus près de la vie. Colette enlevait les commentaires pour laisser place aux sensations. Dominique Bona nous attache à elles de la même manière. Les quatre scandaleuses offrent une leçon de vie, celle de l'amour et de l'allant, qui ne dit jamais son nom. Colette savoure

la vie en en connaissant les plis et replis avec lucidité. Elle tombe par hasard, dans un tiroir, sur l'une des dernières lettres de sa mère morte. « *Que c'est curieux, on résiste victorieusement aux larmes, on se tient très bien aux minutes les plus dures. Et puis quelqu'un vous fait un petit signe amical derrière une vitre, on découvre, fleurie, une fleur encore fermée la veille, une lettre tombe d'un tiroir - et tout tombe.* »

Colette a dit : « *La mort ne m'intéresse pas, et surtout pas la mienne.* » L'auteure du *Blé en herbe* vénère les animaux, la nature, l'eau, le jasmin, les livres. Dominique Bona souligne l'amour de la vie de ses quatre héroïnes. « *Elles n'éprouvent pas de culpabilité et sont de plain-pied avec la vie. Les quatre amies sont ce qu'on appelle de bonnes vivantes. Elles affrontent les chagrins sans se laisser abattre. Elles connaissent les épreuves de tout le monde, mais elles sont prêtes à recommencer la vie comme personne. Elles sont prêtes, chaque matin, à revivre une journée dans sa plénitude. Elles sont toujours ravies de vivre.* » Elles ne s'excusent pas d'être heureuses. Dominique Bona nous les dépeint à la fois de près et de loin. Car, effectivement, les épreuves ne manquent pas. Elles doivent travailler durement pour subvenir à leurs besoins, elles sont trompées et abandonnées par les hommes de leur vie, elles endurent la souffrance physique et les deuils douloureux, elles connaissent les humiliations dans leur parcours professionnel, elles voient leurs rêves soufflés par le passage des années. Mais, à chaque fois, l'aube. ●

MARIE-LAURE DELORME



COLETTE ET LES SIENNES, DOMINIQUE BONA, GRASSET, 430 P., 22 €.

L'ÉVÉNEMENT  
**littéraire**

# Dominique Bona

## « Colette s'est consolée auprès des femmes »

### DOSSIER

Dans « Colette et les siennes », l'académicienne évoque la romancière à travers le prisme de ses amitiés féminines.

PROPOS RECUEILLIS PAR  
FRANÇOISE DARGENT  
fdargent@lefigaro.fr

Marguerite Moreno, la comédienne classique, Musidora, la coqueluche du cinématographe, Annie de Pène, la journaliste tout-terrain : en 1914, ces trois femmes rejoignent Colette sous son toit. L'académicienne Dominique Bona a choisi de raconter cet épisode peu connu de la vie de l'écrivain.

**LE FIGARO.** - Pourquoi avoir décidé de vous intéresser à cette période précise de la vie de la romancière ?  
**Dominique BONA.** - Je ne voulais pas écrire une biographie classique. Je suis donc partie d'un épisode qui n'a qu'une petite place dans sa biographie. Il s'agit du moment où elle accueille chez elle, en 1914, trois amies, dans un chalet du XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Cela m'a paru extraordinairement romanesque. Alors que leurs hommes sont partis, dans un Paris où il n'y en a d'ailleurs plus beaucoup, ces quatre femmes décident de vivre en communauté, formant ce que Colette appelle « le phalanstère ».

**Colette ne choisit pas n'importe quelles femmes, ce sont ses meilleures amies. Qui sont-elles ?**

Elles appartiennent au monde de la littérature et du spectacle. Marguerite Moreno est une comédienne du Français, une femme qui aime la haute poésie et le beau théâtre, mais que la guerre va amener à interpréter des rôles bas de gamme. Musidora, la plus jeune des quatre, est la première vamp du cinéma muet. La troisième, c'est Annie de Pène, qui est journaliste, comme Colette.

**N'est-elle pas la moins connue des quatre femmes ?**

Peut-être parce qu'elle meurt trop jeune, en 1918. On a oublié son nom. Elle fait partie des pionnières du journalisme. Elle est la première femme à descendre dans les tranchées, à traverser les lignes, début 1915, pour rencontrer la reine de Belgique !

**Peut-on les qualifier de féministes ?**

Elles ne sont pas féministes au sens politique. La suffragette à l'époque de Colette, c'est un certain type de femme qui manifeste, qui ne veut plus rien avoir à faire avec les hommes. Or Colette a des mots très durs à leur encontre, disant qu'il faut leur « donner le fouet ou le harém ». Mais elle défend sa propre liberté, elle entend choisir sa carrière et ses amours, sans qu'on les lui dicte, se libérer d'un certain nombre de chaînes que les femmes ont trainées, de siècle en siècle.

**Cela passe par le port du pantalon, interdit à l'époque, et l'abandon du corset, par exemple.****Qu'ont-elles d'autre en commun ?**

Elles se coupent les cheveux ! Ce sont en fait des femmes difficiles à définir. Il ne faut pas leur apposer d'étiquettes qui figeraient le personnage. Ce sont de bonnes vivan-

tes avec lesquelles il fait bon vivre. Elles pailletent la vie, la rendent merveilleuse. Elles ont brisé des tabous. Elles sont divorcées, remariées. Elles exercent un métier sulfureux par rapport à la norme bourgeoise. Leurs époux sont en accord, comme Henry de Jouvenel, le deuxième mari de Colette, qu'elle vient alors d'épouser.

**Avec les hommes justement, Colette se montre moins libérée. Comment l'expliquez-vous ?**

Natalie Barney, qui fut probablement sa maîtresse, le lui reprochait assez. En amour, elle est tout à fait prête à reprendre le rôle ancestral et à être entièrement soumise. Elle se veut dans l'abandon, dans la soumission et son rêve serait d'être dévouée corps et biens à l'homme de sa vie, qu'elle appelle d'ailleurs « son maître, le maître de tout ». On peut y voir de la dérision mais seulement en partie parce qu'il y a toujours quelque chose d'érotique chez Colette.

**Parlant d'amour, vous avez voulu rappeler la période qui précède la vie au chalet pendant laquelle Colette a eu des aventures féminines. Pourquoi ?**

Comme j'avais rassemblé les quatre femmes dans un gynécée, il y avait forcément ce parfum de Lesbos, une interrogation : jusqu'où la tendresse féminine peut-elle aller ? J'ai eu envie de revenir sur ce moment de la vie de Colette dominée par Lesbos. Elle a eu à l'époque des relations saphiques. Elle a vécu en couple avec Mathilde de Morny qui l'a protégée et l'a aidée à mieux vivre dans une période difficile. J'ai appelé ce chapitre « Interlude ». Il me semble que ça éclaire Colette, à la fois son ambiguïté, sa sensualité qui est complexe, sa fragilité parce qu'elle a finalement trouvé consolation auprès des liaisons féminines. Et cela éclaire

aussi ces amitiés si fortes, si fidèles, avec les femmes.

**Vous avez beaucoup de sympathie pour ce quatuor. N'est-ce pas une image un peu idyllique ?**

Ce qui me passionne, c'est de trouver les liens des personnages entre eux, de croiser les destins et de montrer que ces quatre femmes sont indispensables les unes aux autres. Elles savent tout les unes des autres, échangent en permanence et elles s'entraident toujours dans les périodes de difficulté. Pour autant, je n'ai pas écrit sainte Colette !

**Après l'épisode du chalet, elles se voient d'ailleurs moins et Colette ne se rendra pas à leur enterrement. Peut-on y voir un signe d'ingratitude ?**

Annie de Pène et Marguerite Moreno meurent avant Colette. Or celle-ci n'aime pas la mort. Ses amies, elle les garde vivantes et elle ne les oublie jamais. Elle fait toujours ce qui lui plaît. De la même manière, il faut qu'on vienne à elle. Elle aime être chez elle, ses maisons, son confort de scribe. Par la suite, elles seront toutes très prises par leurs activités professionnelles et par leur vie amoureuse, qui n'est pas très simple.

**Vous évoquez aussi la naissance de la Colette reporter.****Et là encore, cela commence de manière assez rocambolesque, à Verdun. Colette, encore une fois, détonne...**

On est en effet dans une période tragique. Les hommes ont commencé à creuser les tranchées. Ils tombent les uns après les autres, le canon ne s'arrête jamais et Colette vit au pied de la citadelle dans l'attente d'Henry de Jouvenel qui est au front. Or dans cette période tragique, elle vit



un parfait bonheur. Celui de tous ses sens. Jouvencel, officier et journaliste, peut la rejoindre le soir. Ensemble ils dînent, dorment, prennent le petit déjeuner.

**Elle est d'abord à Verdun incognito puis *Le Matin*, son journal, décide de la faire écrire. Pourquoi elle ?**

Il utilise le talent de Colette pour raconter. Ces épisodes de la guerre, personne ne les raconte comme elle, avec sa manière condensée, rapide et très descriptive, car elle est toujours concrète. Dans ses articles on voit le décor, on voit les gens, il y a même des animaux. Ce sont des points de vue inhabituels. Comme son amie Annie de Pène, elle prête sa voix aux oubliés, aux humbles, aux anonymes. À ce moment, elle devient franchement reporter, une journaliste sur laquelle on peut compter. Il ne faut pas oublier que Colette fut autant journaliste que romancière dans sa vie.

**Quelle image aimeriez-vous que l'on retienne d'elle ?**

Ce que j'aime lorsque je travaille une biographie, c'est de ne pas considérer le personnage tel que nous le considérons aujourd'hui mais d'assister à son éclosion. La vie d'un être humain est un chemin. Pour Colette, il a été très chaotique. Ça secoue, ça tangue, de la campagne bourguignonne à la scène de l'Alcazar et au jury Goncourt. Aujourd'hui, on la voit comme un monument national, comme la grande dame décorée et honorée que l'on consultait à tout propos, mais Colette ne fut pas cela tout de suite. Elle l'est devenue peut-être même à son corps défendant. Elle reste primesautière, joyeuse et il y a au final ce magnifique personnage d'écrivain rivé à sa plume qui vit d'écrire et pour écrire. ■



Il ne faut pas oublier que Colette fut autant journaliste que romancière. »

DOMINIQUE BONA  
J.-F. PAGA / GRASSET



## LE CONTEXTE

En 1914, alors que la guerre vient d'éclater, Colette rejoint Paris frappé par les bombardements. Privée de son mari, Henry de Jouvenel, appelé au front, elle invite ses amies à trouver refuge dans le chalet du XVI<sup>e</sup> arrondissement qu'ils possèdent. Elle réunit dans ce « phalanstère » des femmes libres comme elle. La romancière Dominique Bona s'est saisie de cet épisode pour raconter le lien particulier que Colette entretint sa vie durant avec les femmes, qui furent de grandes amies mais aussi parfois ses maîtresses.



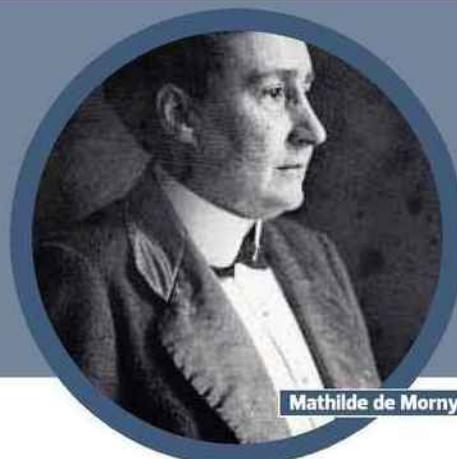
Musidora



Annie de Pène



Marguerite Moreno



Mathilde de Morny



Il arriva une nuit que Moreno s'empara du rythme de la canonnade, de ses temps forts et de ses temps faibles, claqua des doigts, des talons, improvisa sur place une parodie de danse espagnole »

COLETTE DANS  
« LE FANAL BLEU » (1949)



Natalie Clifford Barney



COLETTE  
ET LES SIENNES  
DE DOMINIQUE BARRA  
GRASSET  
www.grasset.fr



Colette  
en smoking dans  
les années 1930.  
Natalie Clifford Barney  
dans le rôle de Madame  
Duché à Paris.  
1930-1935.  
www.grasset.com  
www.grasset.fr  
www.grasset.com



Quelle  
HISTOIRE

# COLETTE ET SES ÂMES SŒURS

Avec *Colette et les siennes\**, Dominique Bona, de l'Académie française, nous livre un instantané de vie, au début de la guerre, en 1914. Portrait enlevé de l'écrivain et de ses plus proches amies, Marguerite Moreno, Annie de Pène et Musidora. Une biographie à quatre reflets, anticonformiste, comme son modèle. *Propos recueillis par François Billaut*

**V**ous nous racontez *Sex and the City* à la Belle Époque...

J'ai adoré écrire sur ce sujet, épisode rare d'une vie de femme, à une période terrible: la guerre de 1914-1918. Et en même temps, l'histoire de quatre femmes dans un chalet délicieux menant une vie tranquille, câline, secrète. Il y avait un contraste entre le contexte historique et l'intimité de ce refuge de la rue Cortambert, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement. Et c'est effectivement, comme dans la série, un portrait de ces quatre amies, libres et autonomes, qui s'entendent merveilleusement bien. Toutes ont des aventures amoureuses, très romanesques, parfois amusantes, qui se croisent, s'entrecroisent.

**Colette s'imposait-elle comme fil rouge ?**

Elle est le cœur battant du livre et donne sa lumière à ce récit. Mais c'est en même temps la solidarité féminine que j'ai voulu explorer. Tisser ces destins ensemble sans laisser dans l'ombre, l'une ou l'autre. J'ai essayé de donner corps à chacune, les ramener à la vie. Cela m'a paru important parce que Colette est une femme à laquelle on a beaucoup reproché un certain égoïsme, d'être centrée sur son ego. En vérité, là elle donne une autre mesure. Elle est extrêmement généreuse envers ses amies. Elle écoute, conseille, s'intéresse. Seule la mort va les séparer.

**Comment êtes-vous entrée dans l'intimité du chalet ?**

Dans la biographie, j'aime faire abstraction de la légende – et Colette en a une. Savoir comment le personnage s'est construit, comment il est devenu ce qu'il est. Or, quand je commence ce livre, Colette a déjà 40 ans. C'est le moment où elle va exister par elle-même. Elle a déjà beaucoup de personnalité, une longue vie, mais c'est en 1914 et les années suivantes qu'elle devient réellement la romancière, la femme en pleine possession de sa vie et de son destin. Ce qui me plaisait, c'était de comprendre ce cheminement, à travers le miroir de ses amies.

**Vous montrez une écrivaine qui peine souvent à écrire...**

Colette a souffert sur la page, non pas blanche, mais bleue. Écrire est pour elle un effort. Baignarde de la plume, elle rêve quelquefois d'arrêter. Mais c'est son gagne-pain et pour elle une respiration. Des *Claudine*, écrits avec Willy, son premier mari, au *Blé en herbe*, en passant par

*La Naissance du jour*, son style évolue vers plus de pureté, plus de simplicité, même si elle garde les parfums, les images qui font de cette prose une merveille de sensualité. Sa féminité imprègne le texte, elle irradie. On a dit qu'elle «apportait de la chair à la prose». Je trouve cette expression très belle et juste. Il y a là quelque chose de nouveau.

**Qu'est-ce qui réunit ces amies, est-ce le goût de la liberté ?**

Ces femmes sont construites sur un modèle identique. Trois d'entre elles sont de la même génération. Toutes appartiennent au milieu de



Colette (page de gauche), à l'époque de la Première Guerre mondiale. Les chères amies de l'écrivaine: Musidora, la «vamp», en collant de soie, dessiné par Poiret, Marguerite Moreno, la tragédienne, et ci-dessus, la douce Annie de Pène, journaliste et romancière, comme elle.

la littérature et du spectacle, encore assez sulfureux. Une farouche envie d'exister par elles-mêmes les rassemble. C'est suffisamment rare à ce moment-là pour être souligné. La femme de la Belle Époque est encore dans le dévouement à son foyer. Elles veulent signer leur vie. Derrière Colette, il y a «Sido» et toutes ont eu des mères à forte personnalité qui peut-être leur ont ouvert le chemin. Elles sont de bonnes vivantes, toniques, énergiques, sensuelles, gourmandes... Elles connaissent des deuils, des chagrins, mais elles ont la même manière de se réconcilier avec la vie. Et c'est peut-être ce qui les rapproche le plus: l'absence de mélancolie. À aucun moment la dépression ne les guette.



© ROGER VIOLET (S), RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER



À Rozven, sa maison de Bretagne, Colette, pose devant Bertrand de Jouvenel, son beau-fils et amant. Elle est entourée de ses amis Hélène Picard, Francis et Germaine Carco. À droite, l'écrivaine et son mari Henry de Jouvenel, en Corrèze, avec leur fille Colette Renée, dite « Bel-Gazou ».



**Dans leur rapport au mari, elles demeurent très conventionnelles...**

En particulier Colette, une femme très libérée qui a dansé au music-hall, revendique le droit d'écrire, affiche sa bisexualité et fait ce qui lui plaît sans beaucoup s'engorger de morale. Dans sa vie conjugale, elle reste assez classique, sur un modèle ancestral. Son rêve, se dévouer corps et âme à l'homme de sa vie. Elle cherche le prince

seulement du front. Elle l'attend chez des Verdunois qui l'hébergent, et il la retrouve certaines nuits qui resteront, dans sa mémoire, comme des sommets de l'érotisme.

**Qui est Annie de Pène, sa si chère amie ?**

Plus personne ne la connaît, pourtant elle a eu une très belle réputation en son temps. Beaucoup d'articles de presse quand elle est morte, à 47 ans, en 1918, foudroyée par la grippe espagnole. C'est alors une personnalité, journaliste reconnue, un talent de plume, et la première femme, je crois, à descendre dans les tranchées. À ce titre, elle est proche de Colette qui est journaliste au moins autant que romancière. Toutes deux ont à cœur le point de vue, peu souvent livré dans les journaux de l'époque, des anonymes, des humbles et en particulier des femmes. Et, pour l'histoire littéraire, Annie est la mère de Germaine Beaumont, secrétaire de Colette, elle-même écrivaine et présidente du jury du prix Femina.

**Marguerite Moreno, « le monstre sacré », court-elle le cachet ?**

Une actrice magnifique, passée par le conservatoire, le Théâtre-Français et qui a travaillé avec Sarah Bernhardt. Lorsque la guerre se déclare, les théâtres ferment et quand ils rouvrent, il n'y a plus de spectateurs ! Le cinéma lui propose des rôles, mais à cette période il est muet, or, Moreno, c'est une voix. Prodigueuse paraît-il, mélodieuse et capable de dire les vers comme personne d'autre. Elle traverse alors des moments difficiles. Elle galère. Sa vie sentimentale est tout aussi intéressante. Elle a été la compagne de Catulle Mendès, l'épouse de Marcel Schwob, un écrivain qui marque son époque. Un des premiers à faire confiance à Colette, comme auteur, comme artiste. Il y a des liens diffus dans le passé de ces femmes qui les rapprochent, les soudent.

**Et la quatrième, la sulfureuse Musidora ?**

Aujourd'hui surtout connue des cinéphiles. Une destinée inouïe. Elle est la première vamp. Le mot a été créé



Musidora, la muse des surréalistes, devient, en 1915, la première « vamp », héroïne du feuilleton *Les Vampires* de Louis Feuillade.



**Fantasm  
et érotisme  
sous les  
bombardements.**

charmant. Quand elle épouse Henry de Jouvenel, l'année qui précède la guerre, elle est éperdument amoureuse. Passion totale, sensuelle. Sur un plan érotique, elle fantasme un scénario de harem, d'être enfermée en petite tenue, avec d'autres femmes, et d'attendre Henry, le sultan, le maître de tout. Ils jouent à ce jeu qui trouve son point presque parfait à Verdun, où elle a réussi à le rejoindre. Sous les bombardements, à quelques kilomètres

© ROGER-VOLLETZ, ADOC-PHOTOS, RUE DES ARCHIVES/ROA, LIMOTRUE DES ARCHIVES



Colette, artiste de music-hall, pose sur une peau de lion, en 1909. Pour écrire, la femme de lettres à tout autant besoin de ses félins, Minione, Tounne ou Kiki-la-Doucette.



pour elle, pour avoir joué dans *Les Vampires* de Louis Feuillade, en 1915. Un succès populaire. Les gens attendaient la suite du feuilleton et l'appelaient «la vamp» parce qu'elle était extraordinairement féminine, le corps moulé dans un collant de soie noire de Paul Poiret. Plus jeune que ses compagnes, «Musi», dans le cercle des amies de Colette, est un peu l'électron libre. Talentueuse, et contrairement à Moreno qui a besoin de sa voix, elle est surtout splendide dans le geste et l'action. Elle passe par l'Espagne, dans les bras d'un torero, finit par se marier en province. Muse des surréalistes, étendard de quelques groupes féministes, elle a une fin de vie un peu triste. Colette se faisait beaucoup de souci pour Musidora.

#### **Leurs vies sentimentales choquent-elles ?**

Colette et Moreno, dans les années 1920, aiment des hommes en âge d'être leurs fils. Son beau-fils d'ailleurs, âgé de 17 ans, dans le cas de Colette! Cela devait être bien pire à l'époque qu'aujourd'hui. Comme le fait d'être divorcées, remariées, avec familles recomposées. Bien que ce vocabulaire n'ait pas encore cours. Mais Colette se moque de sa réputation. La notion de péché ne l'atteint pas. Elle a une phrase pour cela: «Le vice, c'est le mal que l'on fait sans plaisir.» C'est sa morale à elle. Elle n'est pas judéo-chrétienne du tout. Elle fait ce qui lui plaît, et adviennent que pourra. ●

\* **Colette et les siennes**, par Dominique Bona, éditions Grasset, 430 pages, 22 €.



## LIVRES

BIOGRAPHIE

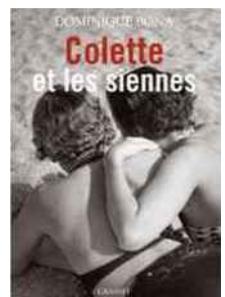
# SES AMIES CHÉRIES

PAR FLAVIE PHILIPPON

À la disparition de Colette, en août 1954, Françoise Giroud écrivait dans les pages de **ELLE** : « Un grand écrivain français [ ] Dans ces quatre mots glorieusement masculins, je me refuse à emprisonner Colette, elle qui toujours demeura ni plus ni moins qu'une femme, elle qui fut jusqu'à ses derniers mots palpitante et émerveillée, moins soucieuse de sa postérité que de la chair rose d'un radis bon à croquer » Aujourd'hui, Dominique Bona ouvre une fenêtre sur des moments de vie oubliés de l'auteure du « Blé en herbe » En 1914, à l'annonce de la guerre, Colette rentre à Paris Dans son charmant chalet de Passy, elle invite la journaliste Annie de Pène, la romancière Marguerite Moreno et la jeune comédienne Musidora, « son enfant chérie » De longs mois durant, elles cohabitent dans l'attente inquiète des nouvelles du front, où sont partis mourir les hommes Unies par les ressemblances et leur désir commun de chahuter l'époque, les quatre femmes nouent une amitié inébranlable Toutes fument, portent les cheveux courts et le pantalon Toutes travaillent d'arrache-pied et chérissent leur liberté « Colette et les siennes » s'attache aux coulisses de l'histoire et rappelle l'incroyable audace dont fera preuve l'écrivaine Avec son amie et consœur Annie de Pène, elles brillent dans un métier encore largement réservé aux hommes Au début des années 20, elle a secrètement recours à la chirurgie esthétique et se fait « remonter le visage » Faisant fi du qu'en-dira-t-on, Colette entretient même une liaison avec son beau-fils, Bertrand de Jouvenel Cet ouvrage met aussi en lumière l'un des paradoxes sur lequel s'est construite la romancière farouchement indépendante et prête à se damner pour « être la femme d'un seul homme, aimée de lui sans rivale » Amoureuse au point de rejoindre illégalement son mari, Henry de Jouvenel, dans les tranchées de Verdun Ouvrir « Colette et les siennes », c'est pénétrer l'intimité « d'un grand écrivain français » et le songe étourdissant qui l'accompagne « COLETTE ET LES SIENNES », de Dominique Bona (Grasset, 472 p.)



Colette en 1906.





## LIRE



Colette en 1910.

## LE CHOIX DE L'OBS

## Le chalet de Colette

COLETTE ET LES SIENNES, PAR DOMINIQUE BONA, GRASSET, 430 P., 22 EUROS.

## L'ITALIE À PARIS

Au 2<sup>e</sup> Festival Italissimo (29 mars-2 avril), à Paris, il y aura des rencontres avec Roberto Saviano, Erri De Luca, Sandro Veronesi, une lecture d'Elena Ferrante par Natalie Dessay et un hommage à Umberto Eco. ([www.italissimofestival.com](http://www.italissimofestival.com))

## TRADUIRE NAPLES

Les Napolitains n'ont jamais pu lire le « Dictionnaire amoureux de Naples » de Jean-Noël Schifano (Plon, 2007). Mais une opération de financement participatif, menée par l'éditeur Il Mondodisuk avec la ville de Naples, vient d'être lancée sur le site [Derev.com](http://Derev.com) afin de le faire traduire.

Il faut imaginer, car il a disparu, un chalet au bois vermoulu et couvert de vigne vierge, situé sur les hauteurs de Paris, entre le Trocadéro et la Muette, très précisément au 57 de la rue Cortambert, alors boisée, feuillue, fleurie et même ronçeuse. Il appartenait à Henry de Jouvenel, le fringant rédacteur en chef du « Matin », qui en avait fait sa garçonnière. Lorsqu'il épousa Colette, en 1912, il lui donna le titre de baronne, sa double particule (Jouvenel des Ursins), une chronique dans son journal et ce « *chalet du bonheur* », où il recevait ses maîtresses, où elle accueillera ses amies. En somme, le gynécée allait se prolonger. Tel est le point de départ du livre choral et théâtral de Dominique Bona : en août 1914, dans un Paris abandonné par les hommes partis au front (Jouvenel, alias « *Sidi* » ou « *le pacha* », va combattre à Verdun), la romancière de « *l'Ingénue libertine* » ouvre la porte de son chalet à trois amazones, les comédiennes Marguerite Moreno et Musidora, ainsi que la journaliste Annie de Pène, pour constituer une manière de phalanstère féminin. À l'exception de la cadette et bientôt vamp Musi, elles ont la quarantaine. Elles portent les cheveux bruns et courts, abusent du khôl sur leurs paupières, fument, troquent le corset contre le pantalon, se répartissent les tâches ménagères – Colette dépeussière, Marguerite essore, Musi cuisine,

Annie fait le marché –, tricotent de concert et s'accordent tel un quartet de jazz. Toutes, comme dirait Colette, sont « *affolées de travail* », mais toutes ont besoin de se retrouver dans ce chalet alpin de Passy, où, pendant que la Grande Guerre leur emprunte de grands hommes, elles partagent de mêmes ambitions artistiques. L'histoire de cette communauté élective, aussi brève et belle qu'une illusion, prit fin à l'automne 1916, lorsque le chalet rendit l'âme sous l'orage. Dominique Bona, dont on sent qu'elle eût aimé faire partie de la petite troupe, le reconstruit pour raconter les destins, un temps mêlés, de ces quatre affranchies : la mythique et indémodable Colette, la mystérieuse Musidora, muse noire des surréalistes, la légendaire Marguerite Moreno et la totalement oubliée Annie de Pène, terrassée en 1918 par la grippe espagnole. Elles avaient en commun d'avoir du chien, du cran et du talent, d'oser tout (se mettre nues en scène, s'approcher au plus près des tranchées), d'ignorer les convenances bourgeoises, d'aimer la vie avec gourmandise et de mépriser la mort – Colette n'alla ni à l'enterrement d'Annie ni à celui de Marguerite. Colette, la reine de cette ruche bourdonnante dont Dominique Bona tire un savoureux miel toutes fleurs.

JÉRÔME GARCIN



# L'hymne à l'abri

**Alors que les poilus portaient à l'assaut la fleur au fusil, Colette sonnait l'heure de la retraite en invitant trois amies à partager son havre de paix. Un îlot de liberté féminine.**

On est à Paris en 1914. Les hommes sont au loin, aussi bien les maris que les domestiques. Acteurs et techniciens ont gagné le front. Les théâtres ont fermé. Les restaurants aussi. D'ailleurs on ne trouve pas grand-chose à se mettre sous la dent. Toutes les lumières doivent s'éteindre avant la tombée de la nuit. La guerre n'est pas là; c'est pire, elle est partout. Les Parisiennes portent du drap gris-bleu et la couture lance les cols dolmans, mais on ne rit pas. Très vite, on met des visages sur les listes des morts publiées chaque matin. Charles Péguy, c'est le 5 septembre; le 22, c'est au tour du « Grand Meaulnes ». Bientôt des nuées de corniches noires balaient les rues de leurs robes sombres. Du reste, on entend le canon. On dirait du Wagner.

Il paraît qu'on se bat sur la Marne. Le gouvernement file à Bordeaux. Dans ce calme, on n'est plus à Paris, on se croirait dans un immense Périgueux. Même les enfants ont disparu. Colette a expédié sa fille, Bel-Gazou, en Corrèze, chez sa belle-mère. Elle ne materne que ses chats. Et ses copines. Il faut dire qu'elle en héberge trois dans le chalet qu'elle habite, à Passy, près du bois de Boulogne. Les quatre femmes se ressemblent. Il y a Annie de Pène, romancière et journaliste à l'écriture vive et naturelle dans une époque encombrée de beau style pour vieux beaux; puis Marguerite Moreno, une comédienne; et enfin Musidora, ravissante petite danseuse de cabaret qui enchaîne les rôles au cinéma et fait un tel triomphe dans « Les vampires » que le mot « vamp » va être inventé pour elle. Elles aiment la vie, le vin, les hommes, la cuisine... le bonheur, en somme.

Alors que l'existence des Françaises se transforme en salle d'attente, elles s'offrent une parenthèse miraculeuse de liberté dans une atmosphère de maison close et de pensionnat. Dans leur chaumière couverte de vigne vierge telle la maison de Blanche-Neige, elles sont légères comme l'alouette et gaies comme les pinsons. Il y a dans leur groupe polisson un air de volupté, une odeur de mimosa, une poussière de poudre de riz. Les femmes n'ont ni le droit de vote ni l'autorisation de signer un chèque mais les quatre copines ont les cheveux courts, portent des pantalons, ont divorcé, ont des amants, voire des maîtresses, et exercent des métiers. Leur phalanstère, c'est celui de la liberté. Parfois, elles sont parnessusées comme des chaises longues; à d'autres moments, elles se dévouent auprès des mutilés ou, pour Colette, à Janson-de-Sailly, le lycée voisin transformé en hôpital. Puis elles retournent travailler sans succomber aux gesticulations patriotiques des hommes. On les suit alors dans les journaux, les théâtres et même sur le front où elles se fauillent auprès de leurs amants.

Le livre ressemble à un microscope: comme on voit la mer à travers une goutte d'eau, on aperçoit toute la société française à travers ces quatre copines. Avec leurs bonheurs et, ensuite, leurs déceptions. Car la vie, c'est comme les coups de soleil, ça commence bien et, ensuite, ça fait mal. ■



« Colette et les siennes », de Dominique Bona, éd. Grasset. 432 pages, 22 euros.



Colette et ses amies : de haut en bas, la comédienne Marguerite Moreno, la femme de lettres Annie de Pène et l'actrice Musidora (Jeanne Roques).



J.F. PAGA

ROMAN

## LE QUATUOR DE PASSY

★ ★ ★ **COLETTE ET LES SIENNES**, de Dominique Bona, Grasset, 427 p., 22 €.

I l n'y a plus beaucoup d'hommes à Paris en cet été 1914, et si les femmes s'en inquiètent, toutes ne s'en plaignent pas. Rue Cortambert, quatre amies s'emploient à tirer d'insoupçonnables ressources des absences forcées par la guerre. Quatre indomptables, volontiers vagabondes, liées par l'éclat de la quarantaine, la passion de l'art, et tout autant par le refus des bonnes mœurs : la téméraire Annie de Pène, qui entend donner des leçons de journalisme jusque dans les tranchées, l'orgueilleuse Marguerite Moreno, astre noir du Théâtre-Français, la délicieuse Musidora, qui lasse de jouer la cousette, la dactylo ou la fiancée dans des muets

produits par la Gaumont, attend encore le rôle qui la sacrera première vamp du septième art. Déjà célèbre et dodue, Colette domine le quatuor de son infatigable joie de vivre. Il y a de l'alpiniste en Dominique Bona : pas de sujet qui tienne pour elle sans défi à relever. En l'occurrence ici : porter un regard neuf sur l'auteur statufié des Claudine. Comment ? En adoptant l'amitié comme angle de vue, et comme méthode, le portrait collectif. La caressante opportuniste que fut Colette n'en sort pas vraiment grandie, ses trois complices attirent sur elles tout le charme de cette évocation riche en détails, en frissons. Après tout, ce n'est que justice, la postérité se montre si souvent mauvaise fille, la corriger de temps en temps, c'est faire œuvre utile. **ÉLISABETH BARILLÉ**



## Littérature | Critiques

La savoureuse « biographie chorale » de Dominique Bona retrace les vies libres de l'écrivaine et de ses amies Musidora, Marguerite Moreno et Annie de Pène

# Colette et les vagabondes

CHRISTINE ROUSSEAU

**A** la fin de l'été 1914, en Bretagne avec son époux Henry de Jouvenel, Colette (1873-1954) est surprise par la déclaration de guerre. Après avoir placé sa fille chez sa belle-mère, elle rentre aussitôt à Paris, où l'activité tourne au ralenti. Contrainte de renvoyer ses domestiques, la voici seule dans le chalet de bois vermoulu de Passy. Or, plus que les privations, la solitude effraie la romancière. Aussi invite-t-elle à la rejoindre trois de ses plus chères amies : la danseuse et actrice Musidora (1889-1957), que Louis Feuillade hissera au rang de première vamp du cinéma ; la comédienne Marguerite Moreno (1871-1948), amie de Mallarmé et veuve inconsolée de Marcel Schwob ; enfin la journaliste et romancière Annie de Pène (18..-1918), dont les reportages dans les tranchées concurrenceront ceux d'Albert Londres. Avant cela, durant quelques mois, le joyeux quatuor s'organise pour lutter contre les contraintes du temps, dans une atmosphère oscillant entre le pensionnat et la maison close.

Cet épisode du « phalanstère » occupe peu de place dans les ouvrages consacrés à Colette. Tout juste une page ou deux, mais elles ont suffi à attirer l'attention de Dominique Bona qui, souvent, dans ses biographies, aime à sor-

tir du strict cadre chronologique. « *Ce genre peut avoir un aspect monotone et répétitif que j'essaie de détourner en choisissant un point de vue sinon nouveau, du moins original*, explique l'académicienne. *Cet épisode a été le déclic pour composer ce portrait de groupe.* »

Une « biographie chorale » dont l'écriture a été le plus grand défi.

« *L'idée n'était pas tant de montrer quatre destins en parallèle que de les entrelacer afin de mettre en évidence les similitudes et les dissemblances, les liens étroits entre l'intime et l'artistique, en conservant un équilibre de traitement. Et avec, bien sûr, la figure de Colette éclairant l'ensemble.* »

### Au gré de leur plaisir

Composé dans la chair des livres de cette dernière, dont le « style bref et sensuel » a irrigué celui de Dominique Bona, mais aussi de sa correspondance, sans laquelle l'auteure n'aurait pu orchestrer cette histoire, *Colette et les siennes* n'est pas seulement illuminé par l'auteure des *Vrilles de la vigne* (1908). Il est aussi habité par le souci constant de donner à voir ces quatre amies dans le mouvement de la vie.

Comment, du reste, figer ce quatuor de femmes et d'artistes qui, à l'image de leur animal pré-

féré – le chat –, avaient l'âme vagabonde ? Mariées, divorcées, remariées, mère endeuillée (Marguerite Moreno) ou à la fibre maternelle peu développée (Colette et Annie de Pène), elles ont déjà connu plusieurs vies menées au gré de leur plaisir, de leur désir – pour les hommes et les femmes – et d'un goût prononcé pour la liberté. Goût qui s'exprime autant dans leur mise que dans leur manière d'être.

Et, même si elles l'ont payé au prix fort, ces anticonformistes qui travaillent, fument, portent les cheveux courts et des robes sans corset, continuent allégrement de défier l'ordre établi et la morale. « *Les quatre amies, note Dominique Bona, tiennent moins, au fond, à obtenir l'égalité des droits, par rapport au sexe fort, qu'à s'affranchir des conventions, des codes, et à se voir accorder un libre arbitre.* »

Seul l'amour, finalement, peut enchaîner ces indomptables : Colette, ainsi, se rêve « *amarrée* » – au risque d'être asservie – à un

homme. N'est-ce pas, d'ailleurs, l'absence d'Henry de Jouvenel qui pousse la romancière à clore la parenthèse du phalanstère de Passy pour rejoindre son époux à Verdun ? A travers ses blessures amoureuses, c'est aussi le portrait d'une femme attachante dans sa vulnérabilité que trace l'auteure.



### Le goût de l'art

Dominique Bona concentre son propos sur le premier conflit mondial et l'entre-deux-guerres pour tresser avec finesse – sans les romancer – ces destins liés par une amitié indéfectible autant que par le goût de l'art. Des scènes du music-hall, que Colette partagea avec Musidora avant de lui écrire un scénario, à celles du théâtre où, aux côtés de Marguerite Moreno, elle joua *Chéri*, jusqu'aux affinités journalistiques et littéraires avec Annie de Pène (parfaitement analysées par Dominique Bona), l'écrivaine saute d'une discipline à l'autre. Retranchant ces vagabondages, la biographie inspirée de Colette sort de l'ombre, sinon de l'oubli, ses amies. Ce qui n'est que le moindre mérite de cette belle et savoureuse leçon de vies. ■

**COLETTE ET  
 LES SIENNES,  
 de Dominique  
 Bona,  
 Grasset,  
 428 p., 22 €.**



Colette au Théâtre des Mathurins, 1906. RUE DES ARCHIVES

## EXTRAIT

« Les filles (...) sont entre elles, du matin au soir. Aucun censeur ne régimente ce cocon, aucun perturbateur n'apporte sa virilité dans cet essaim entièrement féminin où bourdonnent des voix joyeuses. L'intimité est parfaite. Pas de discipline, pas d'horaire. Aucune obligation d'aucune sorte. La maîtresse de maison, loin d'être une mère supérieure ou d'exercer une quelconque tutelle, donne l'exemple en appliquant

strictement sa devise : je fais ce qu'il me plaît, quand il me plaît. Et tant pis si le dîner n'est pas prêt à l'heure. Ou si l'on dîne en peignoir, à peine coiffée, pas maquillée – Henry ne rentre pas ce soir. Les filles sont libres, pour la première fois. Et s'il n'y avait la guerre, qui noue les cœurs, elles seraient parfaitement insouciantes dans le petit chalet. »



## Dominique Bona

# Chez Colette, la cité des femmes



*Durant la Première Guerre, la résidence parisienne de l'écrivaine devient un phalanstère féminin où les sentiments et les sens, les amours et les amitiés s'épanouissent. À travers le portrait des complices affranchies de Colette, Dominique Bona fait aussi celui de l'auteur du Blé en herbe et d'un espace-temps singulier : le Paris de l'été 1914. Alors que les hommes sont partis au front, la capitale devient essentiellement féminine. Par Bernard Morlino*

Dans l'hommage de Dominique Bona à Colette, il y a beaucoup d'éclats de rires, d'odeurs de cuisine, de draps parfumés, de bonds de félins d'appartement, et la présence du fantôme de Mallarmé – dont Marguerite Moreno fut la confidente. On perçoit tout cet univers grâce à la magie littéraire de la biographe, qui semble être une envoyée spéciale revenue d'un reportage. Contrairement à ce que peut laisser penser le titre, *Colette et les siennes*, l'ambiance est davantage celle d'un phalanstère avec des femmes sublimes qu'un lupanar pour lesbiennes dévergondées. Nous sommes au cœur d'un hymne à la liberté des sentiments et des sens. Il n'y a aucune barrière. On s'aime parce qu'on s'aime, et non parce qu'on est des femmes qui s'attirent.

Personne ne joue le rôle de l'abeille, tout le monde est la fleur. On ne vole pas, on ne prend pas, on donne, c'est tout. Colette n'avait aucune inhibition depuis qu'elle avait participé à de médiocres spectacles pour gagner sa vie. Ses amies voulaient toujours qu'elle leur raconte des histoires. N'importe laquelle : l'important était d'entendre la géniale conteuse rouler les *r* avec son accent qui « enrachine sa personnalité dans la terre grasse et solide de Bourgogne ».

Dès la première ligne du livre, on se transporte au moment de la déclaration de la Première Guerre mondiale. Le stylo-caméra de Dominique Bona plonge le lecteur dans le Paris du début août 1914, quand la capitale devint tout à coup exclusivement féminine, hormis les jeunes et les vieux non mobilisés. Depuis les années 1980, l'académicienne

du quai Conti nous donne régulièrement rendez-vous dans des biographies que l'on lit comme des romans, ce qui la distingue des travaux universitaires, simples catalogues de références. Il suffit de jeter un œil sur la bibliographie de Dominique Bona pour se renseigner sur sa personnalité, qui a forcément à voir avec ses artistes de chevet : Romain Gary, Stefan Zweig et Camille Claudel, une belle galerie de créateurs qu'elle nous a fait mieux connaître. Cette fois, elle nous restitue Colette (1873-1954) à travers ses grandes rencontres féminines. Un livre d'amour avec l'amitié pour déclencheur.

Quand son deuxième mari, Henry de Jouvenel – après Willy et avant Maurice Goudekot –, est mobilisé, Colette se retrouve esseulée dans sa maison parisienne, rue Cortambert, puisqu'elle a confié son bébé (« Bel-Gazou ») à sa belle-mère, en Corrèze. Aujourd'hui disparu, ce domicile était un vieux chalet en bois, couvert de vigne vierge avec des balcons qui lui donnaient des allures de chalet suisse au milieu des églantiers, acacias et noisetiers. Dans cet antre qui lui servait de garçonnière, Henry de Jouvenel fit installer une salle de bains avec baignoire pour faire plaisir à Colette. Ce n'est pas un hasard si Dominique Bona a mis en exergue du livre cette phrase de Colette : « Moi c'est mon corps qui pense, il est plus intelligent que mon cerveau. Toute ma peau a une âme. » Pour s'en persuader, elle n'avait qu'à penser comment sa mère (Sido)

### Extrait

#### Comme une île enchantresse

*Le chalet de la rue Cortambert, paisible dans la tempête, éclairé la nuit par le fanal bleu de la lampe, ressemble étrangement à une île. Une petite île, isolée du reste du monde. Avec sa communauté de femmes, liées entre elles par les liens les plus tendres, il reproduit si bien un modèle ancien, célèbre depuis l'Antiquité, que la comparaison s'impose tout naturellement avec Lesbos. Les femmes, réunies autour de Colette en 1914, semblent redonner vie à l'île enchantresse, « mère des voluptés grecques » selon Baudelaire. Même si sa légende a été douloureusement assombrie aujourd'hui par les migrants des guerres du Moyen-Orient. C'est dans sa capitale, Mytilène, qu'était née Sappho. « Cité plus éclairée qu'Athènes et plus corrompue que Sardes », Mytilène était réputée pour la liberté de ses mœurs.*



Colette et ses chats, vers 1920.

la surnommait : « Joyau tout en or ». Voilà pourquoi elle prenait tant soin d'elle, même quand l'académicienne Goncourt sera clouée sur une chaise roulante à cause de l'arthrite. Au sein de son pittoresque refuge de Passy, sans Henry de Jouvenel, parti à Verdun, avec le 29<sup>e</sup> régiment d'infanterie, elle passe son temps en bonne compagnie quand elle n'écrit pas avec l'un des stylos Waterman dans son « confort de scribe », soit une table avec du papier bleu et une lampe bouillotte à cloche verte. Seule, elle ne voulait pas se contenter de ne caresser que son animal domestique, en l'occurrence une chatte dont elle a toujours vanté la ma-jesté, jusque dans un roman en 1933.

### Quatre beautés brunes

Pour se démarquer des multiples études sur Colette, dont celles de Gérard Bonal et de Michel del Castillo, Dominique Bona a choisi l'angle biographique des amies très proches de Colette, parmi lesquelles régnaient Musi, Annie et Marguerite, « trois beautés brunes – quatre avec Colette –, qui forment une tribu ». Toutes ces habitantes du 16<sup>e</sup> arrondissement se sont regroupées chez Colette, qui haïssait la solitude dès

qu'elle n'écrivait pas. Un cénacle d'artistes ou de journalistes, mariées ou divorcées, voire remariées. Des marginales dans une société corsetée par la bourgeoisie. Mères de famille pour trois d'entre elles, ces amies ont toutes le goût du vagabondage quand leurs contemporaines recherchaient un mari, condition *sine qua non* pour quitter le foyer parental. La guerre rend leur célibat à ces quatre dévouées d'hommes, à l'occasion, qui semblent redevenir, par moments, des petites filles qui aiment parler de leurs mères respectives.

Lessaim féminin comprenait donc Annie de Pène, écrivaine, « visage de poupée, au teint crémeux », et Marguerite Moreno, l'immense comédienne, qui fut mariée au défunt Marcel Schwob, l'auteur de *Vies imaginaires*. Avec Colette, elles étaient nées au début des années 1870, tandis que Musi avait vu le jour en 1889. Musi, c'est Musidora, la célèbre interprète d'Irma Vep, la vamp dans la série *Les Vampires* du cinéaste Louis Feuillade, qui devint l'égérie des surréalistes. De son vrai nom Jeanne Roques,

elle avait, à 25 ans, les paupières en permanence maquillées pour ne jamais quitter l'apparence d'une jeune fille qui joue à la femme fatale. Autant Musi cultive son apparence pour se faire un nom dans le spectacle, autant la Moreno est une authentique interprète de Racine. Loin de se déshabiller dans les cabarets, comme Colette et Musidora, au Bataclan, Marguerite Moreno avait joué les grands textes à la Comédie-Française, salle Richelieu. Par un effet de boomerang, ce lieu mythique a désormais pour adresse la place Colette, puisqu'elle habita le Palais-Royal, là où Emmanuel Berl, son voisin, eut la stupéfaction de l'entendre répondre : « Oui, je sais », quand il lui dit : « Je crois que vous êtes le plus grand écrivain vivant... »

En 1914, Colette a 41 ans. Et plusieurs vies derrière elle. La ligne d'horizon de la romancière, pionnière en quantité de domaines et prête à toutes les expériences, n'a pas de limite. Colette a fait du music-hall, entièrement nue, a écrit des livres à la place de Willy, avant de publier sous son nom dans un monde d'hommes qui se réservaient la part du gâteau. Elle a ouvert une boutique de cosmétiques rue de Miromesnil, à Paris, et fait de la publicité pour les cigarettes américaines Lucky Strike. Elle

« Moi c'est mon corps qui pense, il est plus intelligent que mon cerveau. Toute ma peau a une âme. »

parle aussi bien de recettes culinaires que de sa façon de coudre. Pour ce qui est de sa vie privée, maman d'une fille, elle a aimé autant les femmes que les hommes, de tous âges. Capable de coucher avec le fils (Bertrand de Jouvenel) de son nouveau mari, tout simplement parce qu'il était

plus jeune que le père. Cela lui a permis d'écrire *Le Blé en herbe* (1923). Colette, avec Jean Giono et Marcel Pagnol, est l'un des très rares écrivains à célébrer la vie. Bien avant Simone de Beauvoir et Françoise Giroud, elle a démontré qu'une femme pouvait faire non pas aussi bien qu'un homme mais mieux. ●

COLETTE ET LES SIENNES,  
Dominique Bona,  
éd. Grasset, 430 p., 22 €.



## Culture *livres*



**Colette et les siennes**, de Dominique Bona, éditions Grasset, 432 p., 22 €.



### BIO

## AMIES pour la vie

Elles sont quatre brunes aux cheveux courts – une excentricité à l'époque. Toutes à peu près du même âge, la quarantaine, sauf une. Toutes exerçant un métier, ce qui est suffisamment rare pour être souligné. Il y a Annie de Pène, la journaliste, Marguerite Moreno, la comédienne, Musi, qui deviendra star de cinéma, et la romancière Colette, qui pratique tous ces métiers à la fois. Au commencement de la guerre de 1914, les hommes ont été mobilisés, les femmes restent seules. Et c'est comme un souffle de liberté qui arrive dans le chalet de la romancière où les quatre amies vivent entre elles, sans maris pour les diriger. Un livre solaire, sensuel, éminemment sympathique, sur la sublimation et l'amitié. **V. G.**





# Le chalet du bonheur

1<sup>er</sup> mars > BIOGRAPHIE France

## Dominique Bona tisse la biographie croisée de Colette et de ses amies chères.

Libre, sensuelle, païenne, terrienne, Sidonie Gabrielle Colette (1873-1954) était l'un des êtres les plus doués pour le bonheur. Les chagrins, les deuils, elle en a subi comme tout le monde, mais elle a toujours essayé de passer outre. Par exemple, elle ne se rendait jamais aux enterrements, même de ses intimes, préférant conserver d'eux, d'elles surtout, un souvenir vivant. « *La mort ne m'intéresse pas, disait-elle, superbe, et surtout pas la mienne.* » La scandaleuse, aux mœurs fort en avance sur son temps – elle a dansé presque nue, s'est adonnée aux amours saphiques, est tombée, dans les années 1920, amoureuse de Bertrand de Jouvenel, qui était à la fois son beau-fils et mineur..., la journaliste, romancière, chroniqueuse célèbre à l'œuvre considérable, qui eut droit à sa mort, en 1954, à des obsèques nationales, a fait l'objet de nombreux livres : témoignages, essais, biographies. Ses correspondances ont été publiées, notamment celles avec ses trois amies les plus chères : Annie de Pène (sa collègue au *Matin*, romancière aussi, et mère de Germaine Beaumont), Marguerite Moreno et Musidora – toutes deux danseuses, chanteuses, comédiennes.



Dominique Bona

Ce sont ces quatre artistes, unies pour la vie, à qui Dominique Bona consacre une biographie originale, tissée comme une tapisserie autour d'un épisode particulier, pittoresque : des débuts de la guerre de 14 jusqu'à la fin de 1916 – lorsque la fragile maison de bois s'écroule suite à un orage –, elles vont habiter ensemble dans le chalet des Jouvenel, au 57, rue Cortambert, à Passy. Une vieille baraque de charme, recouverte de lierre et de vigne vierge, sur trois mille mètres carrés de jardin, propriété du baron Henry, le mari de Colette, directeur du *Matin*, un homme de gauche, anticonformiste et dreyfusard, dont elle était follement amoureuse. Mais Jouvenel avait été envoyé à Verdun, comme tant d'autres. La vie à Paris était sinistre

et difficile. La guerre, dont la propagande officielle avait prétendu qu'elle serait une victoire éclair, durait, et l'angoisse avec elle. Et, plus que tout, Colette redoutait la solitude. Les amies ont donc décidé de réunir leurs ressources, leurs talents, leurs forces. Et le chalet a vite pris des allures de phalanstère, de gynécée, voire de harem libertin. Des heures volées au malheur, à la peine : elles cuisinent, travaillent, reçoivent, rient, s'aiment. Tout en n'oubliant pas « leurs hommes » respectifs.

Après 1918, rien ne sera plus comme avant. Annie meurt en octobre de la grippe espagnole. Moreno et Musidora ont leur carrière à mener. Colette, son œuvre et la direction littéraire du *Matin*. Henry de Jouvenel, son « Sidi », est infidèle, et leur mariage prend l'eau. Ils divorceront en 1925.

De cette parenthèse enchantée, Dominique Bona a fait le récit impeccablement documenté, clair, sensible, amusé, servi par une écriture d'un beau classicisme. **J.-C. P.**



**DOMINIQUE BONA**  
**Colette et les siennes**  
GRASSET

TIRAGE : NC  
PRIX : 22 EUROS ; 400 P.  
ISBN : 978-2-246-81285-2



Michel Bussi sort son prochain roman, « On la trouvait plutôt jolie », le 12 octobre aux Presses de la Cité. Tirage ? 200.000 exemplaires. © JEAN-BAPTISTE QUENTIN.



# leslivres

LE SOIR

On aime...  
 \* bien  
 \*\* beaucoup  
 \*\*\* passionnément  
 \*\*\*\* à la folie  
 ○ On n'aime pas du tout

l'oblique



JEAN-CLAUDE VANTROYEN

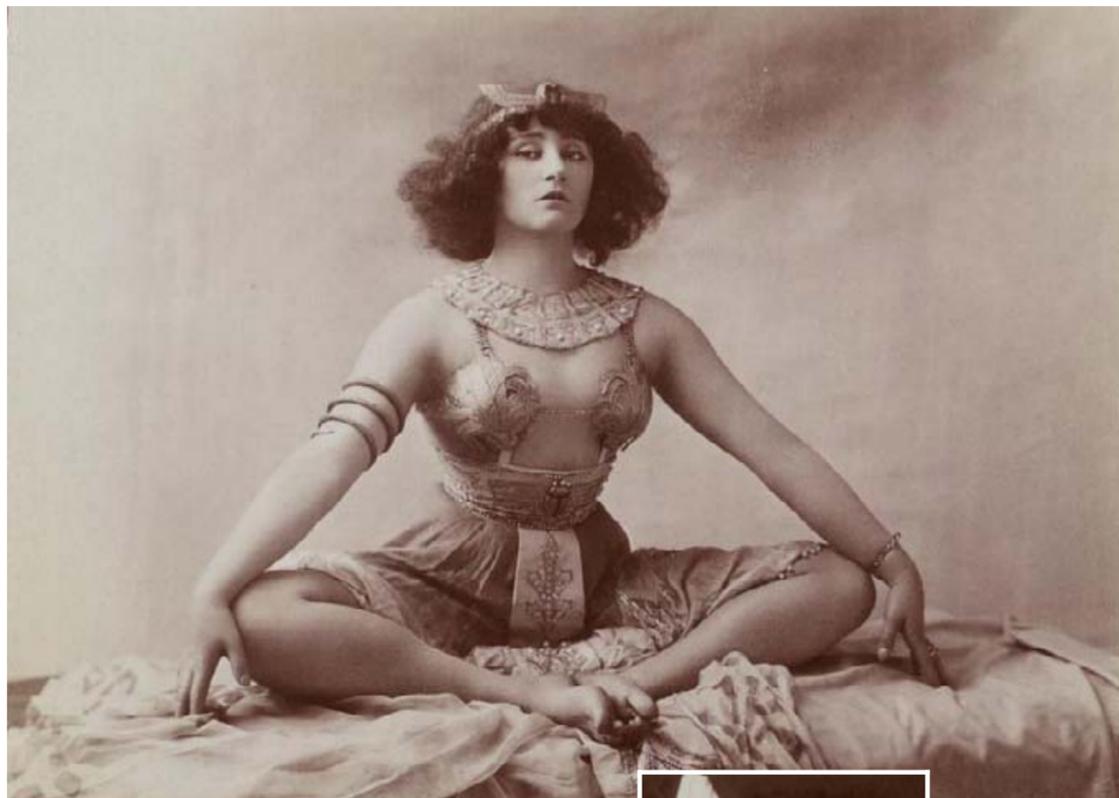
## LES PLAISIRS AISÉS DE L'ORGASME LITTÉRAIRE

Lire de la littérature érotique en se donnant du plaisir, de façon naturelle ou grâce à un sex toy, c'est, quelque part, banal. Et c'est laissé à la coquinerie de chacun. Ce qu'on propose maintenant aux amateurs est de loin plus sophistiqué : un texte érotique numérique connecté à un sex toy. Tout est réglé par la machine : des vibrations procurent du plaisir pendant les passages plus chauds. Un exercice plaisant qu'on peut donc réaliser sans les mains... C'est une start-up, B. Sensory, qui a eu cette polissonne idée. Sur laquelle se sont jetés aussi d'autres éditeurs de romances osées : La Musardine, Blanche, Evidence, Union, Tabou, etc. B. Sensory produit 15 à 20 nouveautés par mois.

« Amatrice de lecture érotique, dit la fondatrice de la start-up Christel Le Coq, j'ai eu envie de conjuguer le pouvoir des mots au potentiel des objets connectés pour imaginer une nouvelle manière de lire et prendre du plaisir, en solo ou en duo. Pour une fois, toutes les dimensions du désir sont prises compte : l'imagination, les émotions, les sensations. Le but n'est pas de garantir un orgasme mécanique mais bien d'associer stimulation cérébrale et physique pour un plaisir plus intense et sans cesse renouvelé grâce à la diversité des histoires et des fonctionnalités de l'application. »

# « Des femmes libres, proches de nous »

Où Colette réunit ses meilleures amies chez elle en 1914



Léopold-Émile Reutlinger a plusieurs fois photographié Colette dans de nombreux mimodrames, de 1907 à 1913. A droite, Dominique Bona.

© REUTLINGER/BNF ET JF PAGA.



récit  
**Colette et les siennes**  
 \*\*\*\*  
 DOMINIQUE BONA  
 Grasset  
 428 p., 22 €  
 ebook 15,99 €

cise-t-elle – est passionnant à lire. Ces quatre femmes sont formidables, libres, volontaires, talentueuses. Et l'on n'a qu'une envie, c'est de visionner les *Vampires* de Feuillade, l'enregistrement des pièces de Moreno, de lire de Pène, qu'on connaît bien mal, et surtout de (re)lire Colette.

**La vie de ces quatre femmes réunies dans une maison, c'est original.**

*C'était mon intention : ne pas écrire une biographie classique de Colette, mais une biographie vagabonde, buissonnière à travers cette histoire étonnante et peu connue. C'est la vie de ces quatre femmes pendant les premiers mois de la guerre qui a retenu mon attention. C'est un épisode romanesque : quatre femmes entre elles dans une petite maison alors que la guerre tonne tout autour. Je me suis attachée à ces quatre personnalités, j'ai essayé de montrer les liens, les jeux de miroir entre ces femmes que seule la mort pourra séparer. Et de dégager la lumière dominante de Colette, qui donne ses couleurs à cette histoire.*

**C'est un personnage qui vous fascine, Colette ?**

*Oui, vraiment. C'est une femme attachante, qui est infiniment naturelle, concrète, qui a des racines dans la vie la plus simple. C'est une personne dans laquelle on peut tenter de se reconnaître et qui dessine un profil de femme très agréable. Ce n'est pas une intellectuelle, comme Simone de Beauvoir ou Marguerite Duras. C'est avant tout une artiste, une sensuelle, une gourmande, d'une grande intelligence, et qui a su préserver tout au long de sa vie et jusqu'à son grand âge une philosophie très aimable de la vie consistant à profiter des bons moments*

sans trop s'attacher au qu'en-dira-t-on.

**Justement, n'est-elle pas liée aux trois autres parce qu'elles se ressemblent ?**

*Ce sont quatre bonnes vivantes, des femmes avec un fort tempérament, qui s'assument à une époque où ce n'est pas courant : elles gagnent leur vie, elles ont une véritable profession. Ce sont des femmes libres, elles ont coupé leurs cheveux et elles ne portent plus de corset. En 1914 c'est très symbolique. Ce sont des femmes divorcées, remariées, qui vivent en compagnonnage, avec des enfants de plusieurs couches. Très atypiques dans leur époque mais en revanche très proches de notre modèle à nous. Elles ont eu des vies libres mais ce ne sont pas des passionnaires, des suffragettes, des militantes de la cause féminine.*

**Féminines sans être féministes.**

*Tout en offrant un thème de femmes assez libres, oui. Elles orientent leur vie selon leurs désirs, dans la mesure du possible. Dans l'ensemble, elles ont choisi ce qu'elles aimaient. Ce qui m'a plu, c'est qu'elles ne sont pas des militantes, elles n'ont jamais défilé ni signé des pétitions, des programmes politiques, même participé à un combat de leur époque. Ce sont des femmes qui aiment la vie presque traditionnelle des femmes : elles aspirent à être épouses, elles aiment leur maison, faire la cuisine, le ménage, des bouquets, elles ont des enfants. Mais elles échappent en même temps à ce modèle, elles sont difficiles à enfermer dans une catégorie. Elles sont libres mais pas féministes, elles*

aiment le foyer mais ne sont pas des femmes au foyer. On a du mal à les étiqueter et ça aussi, c'est sympathique : elles sont elles-mêmes, elles ne trichent pas, elles ne tentent pas d'apparaître autres que ce qu'elles sont. Elles ne sont ni des saintes ni des héroïnes : elles sont dans la vie concrète, mais leur caractère artistique leur donne une singularité.

**Ce sont des amoureuses ?**

*Comment les définir autrement ? Ce sont de grandes amoureuses et elles sont aimées, pas toujours par le même type d'hommes d'ailleurs. Ce sont aussi des femmes qui ont aimé des femmes, notamment Colette. Et elles gardent de ce passé saphique un certain profil. Colette a beaucoup célébré dans ses livres les amours de femmes.*

**Au-delà de Colette et les siennes, votre livre est aussi une vision de la vie en 1914, avec des tas de personnages authentiques, de Jouvenel à Willy, de Marcel Schwob à Armande de Polignac.**

*L'idée de ce livre est aussi de reconstruire un passé pas si lointain mais fort oublié et qui s'est défilé de son tissu. Le souvenir qu'on garde de cette époque, ce sont de grands personnages illustres et tout le reste s'est dilué dans un regard un peu caricatural. J'ai voulu reconstituer le tissu de la vie de cette époque et replacer dans cette gigantesque toile d'araignée les personnages, y compris les personnages secondaires ou de troisième rôle qui furent peut-être même célèbres à cette époque-là. De tout cela ressort une sorte de résurrection d'autrefois, qui n'oublie pas la vie quotidienne et artistique.*

Propos recueillis par  
 JEAN-CLAUDE VANTROYEN

## l'agenda d'été

Nicolas de Mar-Vivo



est traducteur du finnois, romancier, linguiste. Il mène une balade littéraire ce dimanche 9 de 12 à 13 h sur un bateau. Embarquement quai des Péniches, à Bruxelles-les-Bains. Où la Bibliothèque des Riches-Claire propose aussi des livres, des revues, des journaux et une heure de conte tous les vendredis de 14h30 à 16 h, jusqu'au 13 août. Les festivals sont nombreux en France, pendant les vacances. Si vous y êtes cette semaine, voici où vous pourrez rencontrer des écrivains, les écouter et apprendre des tas de choses :

- Salon du livre d'Hossegor à Soorts-Hossegor dans les Landes, les 8 et 9 ;
- Salon des auteurs de Vichy, les 8 et 9 ;
- Festival de bande dessinée Bulles à croquer à Saint-Brieuc les 8 et 9 ;
- Les Polars du Chat, au Creusot, en Saône-et-Loire, les 8 et 9 ;
- Écrivains en bord de mer, à Nantes, du 12 au 16 ;
- Salon du livre de Thiron-Gardais, en Val de Loire, le 14.

## ENTRETIEN

**A**oût 1914. La guerre fait rage. Les hommes ont déserté Paris pour gagner les champs de bataille et bientôt les tranchées. Les femmes, restées seules, s'organisent. Colette, 40 ans, l'artiste de music-hall, la journaliste, la romancière, possède une petite maison à l'orée du bois de Boulogne. Elle y invite ses trois meilleures amies : Marguerite Moreno, la comédienne, qui deviendra une des divas de la scène théâtrale française ; Annie de Pène, la chroniqueuse, la romancière, la journaliste, la première femme sans doute à avoir fait, plus tard, du reportage de guerre dans les tranchées ; et Musidora, de son vrai nom Jeanne Roques, qui, dès 1915, jouera le rôle principal du feuilleton de Louis Feuillade, *Les vampires*, et qui sera la première vamp du cinéma français.

L'académicienne Dominique Bona est une spécialiste de la biographie. Elle a écrit les vies de Berthe Morisot, Romain Gary, Stefan Zweig, Gala, Clara Malraux. Ici, elle s'est emparée de cet épisode de la vie de Colette, a tiré le fil et a réalisé la biographie de quatre personnages, une biographie chorale, en quelque sorte. « Je voulais mettre les quatre femmes en scène sans jamais en perdre une », dit-elle. Son livre – « un récit biographique », pré-



## Livres

# Dominique Bona, Colette et ses affranchies

**L'HUMEUR DE JÉRÔME GARCIN** Un livre hommage à une amitié exceptionnelle

C'est un livre qu'aurait pu écrire la grande Colette et que, réparant cet oubli ou cette négligence, l'académicienne Dominique Bona, biographe de Zweig, Gary, Berthe Morisot et Clara Malraux, a semblé vouloir faire pour elle, en guise d'hommage et de gratitude. *Colette et les siennes* est en effet l'histoire de l'amitié exceptionnelle qui lia entre elles la conteuse des *Claudine*, la comédienne Marguerite Moreno, future Folle de Chaillot, l'excéntrique Musidora, bientôt muse des Surréalistes, et la journaliste-romancière Annie de Pène. Une amitié si forte que, à partir de l'été 1914, lorsque Paris se vida de ses hommes, appelés sous les drapeaux, ces quatre femmes décidèrent de fonder une petite communauté et d'habiter, ensemble, un chalet situé dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de la capitale, près du Bois de Boulogne. Ce chalet, qui allait s'écrouler deux ans plus tard sous les orages, avait été la garçonnière du deuxième mari de Colette, le baron Henry de Jouvenel. Avant de partir pour Verdun, il l'offrit à sa femme, qui le transforma en "*chalet du bonheur*". Quadragénaires (à l'exception de leur cadette Musidora), les quatre amazones brunes mettent tout en commun : les tâches ménagères, la cuisine, le maquillage, les cigarettes, le tricot, le crochet, et surtout la liberté.

Liberté d'aimer, d'inventer, de créer, malgré la guerre qui gronde au loin et les rationnements d'une ville étranglée.

Colette et Annie de Pène écrivent leurs livres et des chroniques dans les journaux. La mélancolique Marguerite Moreno cherche, le plus souvent en vain, des rôles au théâtre.



La biographe évoque les relations qui lièrent entre elles Colette, Marguerite Moreno, Musidora et Annie de Pène. /PHOTO JF PAGA

La jeune actrice du muet Musidora s'apprête à devenir, en 1915, la première vamp du cinéma en jouant Irma Vep dans *Les Vampires*, de Louis Feuillade.

Le portrait de groupe, à la maison, que dresse Dominique Bona de ces femmes aux cheveux courts, aux yeux couverts de khol et au corps sans corset est

formidable. C'est bien simple, on se croirait parmi elles.

Même si l'on revient toujours au phalanstère, la biographe s'attache très bien à raconter chacun de ces quatre destins. On voit Colette, dont on ne compte plus les aventures sentimentales et bisexuelles, partir rejoindre clandestinement le

lieutenant de Jouvenel, son mari, son "*seigneur Sidi*", son "*pacha*", à Verdun, où elle goûte le privilège de "*faire l'amour quand la guerre fait rage*".

On suit Marguerite Moreno, ex-sociétaire de la Comédie-Française, jusqu'à la Baie des Anges, où celle que Colette appelait "*mon âme*" devient infirmière à l'hôtel Majestic transformé en hôpital militaire avant d'incarner, au cinéma, la reine Anne d'Autriche. On découvre, non sans émotion, la totalement oubliée Annie de Pène, l'*"Annie d'enfance"* de Colette, qui écrit des romans également oubliés et qui couvrit pour le journal *L'œuvre*, depuis les tranchées bombardées, la terrifiante bataille (elle mourra en 1918, de la grippe espagnole). Et l'on assiste à la naissance de la légende Musidora, qui joue avec Colette au Bataclan dans la revue *Ça grise* et danse le tango sur la scène des Folies-Bergères, où Louis Feuillade la remarque et l'engage. (Elle sera la dernière rescapée du quatuor, puisqu'elle disparaîtra en 1957, soit trois ans après Colette, neuf ans après Marguerite Moreno). Ce qui frappe le plus, c'est le cran de ces pionnières féministes, ces presque-sœurs, qui, souvent menées par Colette la battante, osent tout.

Ni la grande guerre ni une société ultra-conformiste ne les dissuadent de réinventer chaque jour leur vie, de bousculer leur époque et de se moquer des importants. Il fallait bien un beau livre pour les réunir à nouveau et les entendre rire ensemble.

J.G.

"Colette et les siennes", de Dominique Bona, Grasset, 432 p., 22€.



# LiRE:

**SPÉCIAL POCHE**

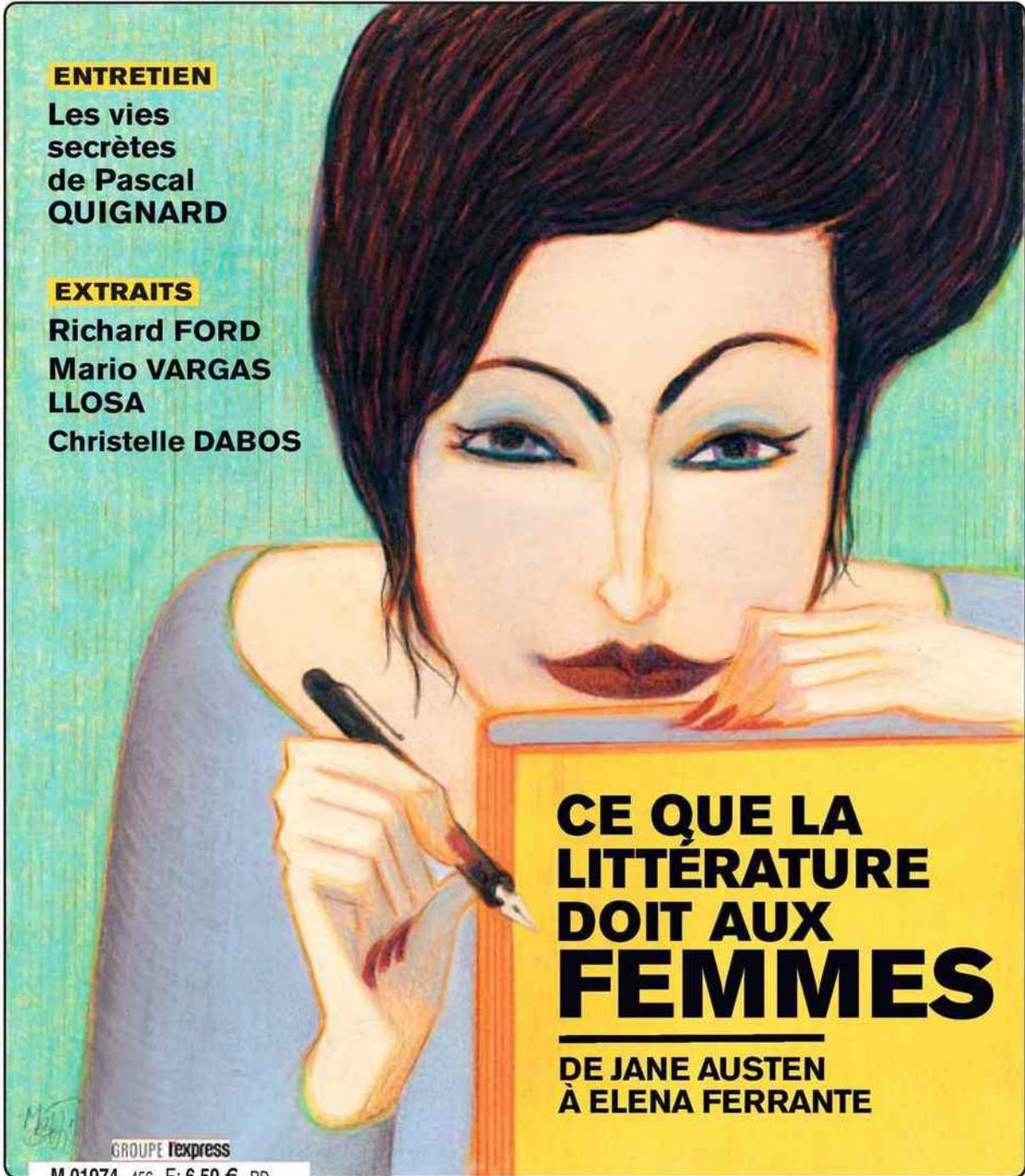
**50** LIVRES  
POUR  
VOTRE ÉTÉ  
avec franceinfo:

**ENTRETIEN**

Les vies  
secrètes  
de Pascal  
QUIGNARD

**EXTRAITS**

Richard FORD  
Mario VARGAS  
LLOSA  
Christelle DABOS



**CE QUE LA  
LITTÉRATURE  
DOIT AUX  
FEMMES**

DE JANE AUSTEN  
À ELENA FERRANTE

ISSN 1638-6019 - FRANCE MÉTRO: 6,50 € - DOM: 6,80 € - BEL: 6,80 € - CH: 11,10 € - CAN: 9,99 \$ CAN - TUN: 7,20 TND - 0,9 € - ESP: 6,80 € - GR: 7,20 € - IT: 6,80 € - LUX: 6,80 € - NL: 6,80 € - MAR: 55 DH - PORT: CONT: 6,80 € - NUMÉRO 456 - JUIN 2017 - LiRE: LE MAGAZINE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

GROUPES **l'express**

M 01974 - 456 - F: 6,50 € - RD



**#456** juin 2017 [www.lire.fr](http://www.lire.fr)



## EN COUVERTURE

CE QUE LA LITTÉRATURE DOIT AUX FEMMES

### « COLETTE était quelqu'un de très paradoxal »

Dans son essai *Colette et les Siennes*, Dominique Bona évoque la vie de la subversive auteure de *Sido* à travers les femmes qu'elle a côtoyées, à Paris, lors de la Première Guerre mondiale. L'occasion de discuter avec l'académicienne des influences et des spécificités de Colette. Et de son apport, très ambivalent, à la littérature féminine en général...



**L**a chatte est, par essence, un animal insaisissable, et ça n'est pas un hasard si Colette l'a choisie comme totem. De son vrai nom Sidonie Gabrielle Colette (1873-1954), la native de Saint-Sauveur-en-Puisaye est souvent considérée comme le symbole d'une femme de lettres libre, affranchie des conventions, aussi bien dans sa vie privée (et ses multiples amours, de tous les genres) que dans ses ouvrages (*La*

*Vagabonde*, *Le Blé en herbe*, *Chéri*, *Sido*...). Après avoir écrit (entre autres) sur Berthe Morisot ou Clara Malraux, Dominique Bona – de l'Académie française – raconte aujourd'hui la vie de cette écrivaine en se focalisant sur les femmes qu'elle fréquentait, dans le Paris déserté de 1914 (la star du cinéma muet Musidora, la mondaine Annie de Pène, la comédienne Marguerite Moreno...). Il convenait dès lors d'interroger notre « immortelle » sur les sources de cette œuvre, sa singularité et sa vision pas toujours correcte de la féminité et des rapports hommes-femmes...

**Quelles femmes de lettres ont été des modèles pour Colette ?**

► **Dominique Bona.** A mon avis, ce sont plutôt ses contemporaines, comme l'Américaine Natalie Barney ou Elisabeth de Gramont. Colette a admiré leur plume et a pu dialoguer avec elles. Sa confrontation, aussi, avec Anna de Noailles a beaucoup compté. Toutes deux étaient toujours entre amitié sincère et rivalité. Colette lui succéda, d'ailleurs, à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Toutes ces femmes s'apportaient quelque chose les unes aux autres, une forme d'énergie collective peut-être. Toutefois, la plus grande lecture de Colette n'était pas féminine...

**Quelle était donc cette lecture essentielle ?**

► Elle avait une passion pour Honoré de Balzac. Son père avait, à la maison, les œuvres complètes de l'auteur du *Père Goriot*. C'est grâce à tous ces ouvrages que, très jeune, elle a assimilé toutes les subtilités de la langue française. Elle doit également beaucoup à son cher Willy

[son très libertaire premier mari, NDLR], qui l'a poussée à écrire, mettait son nez dans sa prose, lui faisait gommer ses adjectifs superflus...

**Dans l'histoire littéraire, de quelles auteures rapprocheriez-vous Colette, aussi bien pour les thèmes qu'elle aborde que pour sa manière d'envisager la littérature ?**

► Pour moi, Colette me semble très proche de quelqu'un comme Marguerite de Navarre, sœur de François 1<sup>er</sup>, dont on oublie souvent qu'elle est l'une des premières romancières françaises ! Redécouvrez les histoires de *L'Heptaméron*, qui est probablement l'un des premiers romans d'amour sous forme de contes, avec les personnages qui prennent la parole les uns à la suite des autres. La parenté peut bien sûr étonner, mais Marguerite de Navarre est une pure conteuse d'histoires, exactement comme Colette. Elles ne sont pas dans la théorie, elles sont vivantes, concrètes et fuient toute abstraction. Dans cette filiation strictement féminine, on pourrait également parler, mais de manière plus lointaine, de Christine de Pisan. Du point de vue de l'écriture, le style de M<sup>me</sup> de La Fayette, avec son travail très cristallin de la plume, me paraît plus éloigné. On aurait aussi tendance à associer, par réflexe ou pour une certaine imagerie, Colette et George Sand. Or, l'écriture de cette dernière me semble bien plus « musclée », « athlétique », alors que sa pseudo-descendante a une prose plus parfumée et vagabonde. Au fond, il y a quelque chose de très stendhalien chez Colette...

**Comment caractériseriez-vous alors son style ?**

► Très sensible et très sensuel. C'est ça, sa signature. Colette apporte de la chair aux mots et décrit le quotidien en faisant appel à tous les sens – aussi bien pour évoquer la vie à la maison qu'une balade dans les jardins ou un moment anodin pendant les vacances. Avec elle, on est toujours au cœur de la vie.

**Et qualifieriez-vous cette écriture de « féminine » ?**

► Certainement pas ! Comme vous le savez peut-être, j'ai écrit sur Berthe Morisot, et on a souvent montré son travail non pas dans des expositions de peintres impressionnistes, mais de peintres



femmes – avec des artistes comme Eva Gonzalès... Elle me semble *un* peintre autant qu'*une* peintre! C'est la même chose en littérature. Ainsi, Colette est donc *un* romancier comme elle est *une* femme romancière. C'est pourquoi Henry de Montherlant, qu'on peut difficilement taxer de féministe, parlait de Colette comme du « plus grand écrivain français naturel ».

**On parle souvent de Colette comme d'une femme sulfureuse, scandaleuse. Mais comment ses contemporains jugeaient-ils effectivement ses livres ?**

► Longtemps, les *Claudine* ont été signés Willy, puis Colette et Willy et, enfin Colette seule. C'est vraiment avec *La Vagabonde* qu'elle a imposé son nom, en 1910. D'ailleurs, il faut savoir qu'elle a même obtenu quelques voix au Goncourt! Elle est même citée avec Anna de Noailles – on y revient – pour rentrer à l'Académie française! Contrairement à ce que l'on imagine, elle n'a rien d'un écrivain maudit, et sa renommée a été au fond assez rapide. Ce qui n'empêche pas, par ailleurs, qu'elle a très tôt été quelqu'un de subversif. Au début du siècle, Colette danse dans des cabarets, joue en petite tenue dans des spectacles, etc. Les gens l'attaquent quand elle rentre au *Matin* et la traitent de « romanichelle », car elle a interprété une Rom sur scène... Elle jetait un défi à la société bourgeoise de son époque!

**Est-elle représentative des femmes vivant à Paris durant la Première Guerre mondiale, que vous décrivez dans *Colette et les Siennes* ?**

► A ce moment, les femmes ne sont pas encore considérées comme citoyennes, et la plupart d'entre elles sont limitées au foyer. Le conflit les a obligées à prendre des responsabilités. Il y avait bien quelques hommes dans la capitale, mais ils étaient trop jeunes ou trop vieux pour partir sur le front. En 1918, toutes ces femmes qui, de fait, avaient connu une certaine émancipation, ont eu du mal à voir revenir les contingents masculins – d'autant que nombre de survivants étaient blessés ou traumatisés. Il faut aussi replacer la vie et les travaux de Colette dans ce contexte très précis où les femmes ont découvert et acquis un nouveau statut.

ROSEMI WALLEY



Colette, juin 1937.

**Pour autant, doit-on parler de Colette – aussi bien dans sa vie que dans son œuvre – comme d'une féministe ?**

► Loin de là! Elle tenait des mots terribles sur les suffragettes! Elle disait notamment qu'il fallait leur donner soit le fouet, soit le harem. Au fond, Colette était quelqu'un de très paradoxal. D'un côté, on tient une personnalité profondément libre, très décomplexée – à l'image de sa sexualité, puisqu'elle a aussi bien aimé des hommes que des femmes. De l'autre, elle n'a rien d'une militante de la cause féministe. C'est quelqu'un qui, en fin de compte, ne pense qu'à vénérer le « maître de tout ». Pour elle, l'amour, c'est le dévouement à l'autre, l'oubli de soi et le devoir de s'occuper du « Pacha » [le surnom d'un de ses grands amours, Henry de Jouvenel, NDLR]. Nous sommes très loin, comme vous le constatez, de Marguerite Duras [rires]... Sa liberté, affichée et revendiquée, s'entend avec des fantasmes de soumission. Chez elle – et dans ses livres –, rien n'est tout noir ou tout blanc. La vie est un grand mélange de couleurs. Et elle apporte, je crois, une lumière assez douce sur les relations hommes-femmes...

**Quel était, de son vivant, le lectorat de Colette ? Touchait-elle particulièrement un public féminin ?**

► Les femmes ont accroché tout de suite. Plusieurs générations n'ont-elles pas été biberonnées aux différents tomes de *Claudine*? Elles trouvaient là un parfum d'interdit qui leur a immédiatement beaucoup plu. *Le Pur et l'Impur*, par exemple, a naturellement quelque chose d'un peu coquin. Mais les hommes ont aussi été

séduits par sa prose ensorcelante, qui ont apprécié sa vision féminine de la vie. Voilà quelqu'un qui écrivait avec son âme, son corps. Et quand elle parle de l'amour, elle le fait avec un panache fou. Tous les sexes peuvent s'y retrouver.

**Quelles sont les héritières directes de Colette ?**

► Comme elle a tout osé – ou presque –, les écrivaines lui doivent beaucoup. Elle a montré qu'on pouvait être une femme issue d'un milieu populaire et imposer son nom. Tout cela en restant soi-même, authentique. Malgré leurs divergences, quelqu'un comme Simone de Beauvoir admirait Colette, même si elles ne se sont rencontrées que très tard, lorsque cette dernière était devenue une grosse vieille dame loin de sa splendeur d'antan. Il y a aussi quelque chose de Colette chez Françoise Sagan, lorsqu'elle écrit *Bonjour tristesse*, ou chez la Marguerite Duras des débuts. Ensuite, on a vu toute une lignée d'intellectuelles qui signaient des romans moins sensibles que cérébraux, très loin du *Blé en herbe*... Mais je ne raisonne pas en termes d'« écoles littéraires », et les influences, parfois, sont beaucoup plus insidieuses...

**Enfin, contrairement à Colette, vous êtes entrée – en 2013 – à l'Académie française, où les femmes se comptent encore aujourd'hui sur les doigts de la main. Comment expliquez-vous cette sous-représentation sous la Coupole ?**

► Ah, certes, il a fallu du temps pour qu'une femme puisse enfin siéger – à savoir Marguerite Yourcenar, en 1980. Mais, bon, le pas a été franchi. Je vais peut-être me montrer incorrecte, mais je crois sincèrement qu'il appartient aux femmes de prendre leur destin en main. Les règles de l'Académie imposent de devoir poser sa candidature. Or, pour une raison ou une autre, il y a encore aujourd'hui très très peu de postulantes, alors qu'on compte en France nombre de femmes de lettres de talent. Je regrette que Colette n'ait jamais intégré cette institution. Allez savoir, peut-être qu'avec elle les choses auraient changé...

Propos recueillis par Baptiste Liger



★★ Colette et les Siennes par Dominique Bona, 432 p., Grasset, 22 €



Olivier Barrot

PRÉSENTE  
UN LIVRE, UN JOUR  
SUR FRANCE 3  
ET TV5 MONDE.

BIOGRAPHIE /

## Les quatre sans coups

Ah, les coquines! L'air de rien, le sourire aux lèvres, la tenue masculine et les cheveux courts, elles ont illustré les Années folles avec le seul recours de leur talent, de leur goût de la vie, de leur sens de l'amitié. C'est un salut complice à cet anticonformisme que leur adresse Dominique Bona, qui retrouve l'inspiration à la fois primesautière et intime qui lui permet, naguère, de redonner vie aux sœurs Heredia (*Les Yeux noirs*). Voici donc Colette, actrice, romancière, mémorialiste de style autour de qui gravite le Tout-Paris, mais surtout ses trois amies de cœur, qui se retrouvent dans une maison de campagne près du bois de Boulogne: Annie de Pène, journaliste reconnue, Musidora, bientôt vedette de cinéma, Marguerite Moreno ("*Malguelite*", comme dit Colette, qui a toujours cultivé son accent bourguignon), monstre sacré des planches.

Leurs mœurs sont libres, leur indépendance est farouche: toutes fument, travaillent, refusent le corset, savent se passer des hommes, lesquels sont au front.

Des artistes: inoubliable Musidora dans son collant noir des *Vampires* de Feuillade, Moreno interprète de *La Folle de Chaillot* de Giraudoux, et Colette elle-même, dont on lira toujours les *Claudine* et les livres de souvenirs, et qui vécut une passion digne de Phèdre. Elles s'aimaient, nous les aimons.

► **COLETTE ET LES SIENNES,**  
DOMINIQUE BONA, GRASSET,  
426 P., 22 €.



© J.F. FAGA

PRIX INTERALLIÉ (1992) ET PRIX  
RENAUDOT (1998), DOMINIQUE  
BONA A ÉGALEMENT ÉCRIT  
LES BIOGRAPHIES DE BERTHE  
MORISOT, CAMILLE ET PAUL  
CLAUDEL ET CLARA MALRAUX.





## La bande à “mon vieux”

**Colette  
et les siennes**  
par Dominique Bona  
(Grasset)

**C**HEZ elles, à leur époque, tout est scandale. Leurs cheveux courts à la garçonne, leurs cigarettes, leur corps souple, libre de ces corsets, armatures métalliques qui, parfois, ne permettent même pas de s'asseoir, leurs rires, leurs soirées, leurs métiers – journaliste, écrivaine, chanteuse, actrice –, leurs liaisons avec les deux sexes, leurs pied de nez aux conventions. Toute leur vie, enfin. Nous sommes en 1914, les hommes sont à la guerre, et, malgré le chagrin de la séparation, l'horreur du destin, les femmes se sentent « plus libres », sans eux.

Déjà célèbre, Colette n'avait pas vraiment besoin de ce funeste épisode de l'Histoire pour vivre comme bon lui semblait. Ses amies, « les siennes », non plus. L'auteure des « Claudine » habite l'ancienne garçonnière de son époux, qu'elle adule, Henry de Jouvenel, parti à la guerre. C'est un chalet suisse, rue Cortambert, en plein XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, à Passy, presque la campagne. On manque de tout, il gèle. Il faut partager.

Le chalet devient le « pha-

lanstère » de sa bande. Et quelle bande ! La grande Marguerite Moreno, diva qui chante et fume comme un pompier, la délicieuse Musidora, star du cinéma muet, Annie de Pène, journaliste et écrivaine, affublée d'un amant odieux. Des femmes libres, exquises, éblouissantes, intelligentes, fantasques et transgressives : « Elles commettent un forfait plus grave que de danser à demi nues ou à demi habillées sur une scène de cabaret. Il leur arrive assez souvent, à la maison, de porter des pantalons. Avec une cravate et un gilet. » Des femmes qui, entre elles, s'appellent « mon vieux ».

En ce début du XX<sup>e</sup> siècle, dans ce monde sans hommes, « on ne pense pas tout de suite aux femmes pour les remplacer, c'est une idée qui a besoin de temps pour faire son chemin ». C'est dire où en est le rôle de la femme. Rue Cortambert, aucune ne milite, au sens politique, pour la cause féministe, mais la vie des quatre amies, leurs aventures, leurs amours, leur farouche indépendance en disent bien plus que de grandes déclamations.

**D. S.**

427 p., 22 €.



## LES DAMES DU BOIS DE BOULOGNE

Toutes ont déjà une vie bien remplie. Toutes ont en commun un goût prononcé pour les hommes, mais aussi les femmes, les arts, la liberté et le scandale. Leur point de ralliement : une jolie maison à l'orée du bois de Boulogne. Leur chef de file : Colette. Nous sommes en 1914, la France est en guerre et le ciel de Paris est parcouru de dirigeables.

L'auteur de la série des *Claudine* a rompu avec Willy, mis un terme à sa carrière au music-hall et s'est remariée avec Henri de Jouvenel. Adeptes des amours saphiques, elle n'a pas encore dépuisé Bertrand de Jouvenel, fils d'Henri, attendant qu'il ait 17 ans... Autour du futur auteur du *Blé en herbe*, un quarteron de pétroleuses. Les deux premières ont presque le même âge que Colette, qui entre dans sa 41<sup>e</sup> année. Les voici, par ordre d'entrée en scène. Annie de Pène, née en 1871. Ce qui les rapproche ? Une même enfance provinciale, faite d'impressions de nature et d'émotions familiales. Annie est écrivain, publie des reportages sur le front et les tranchées. Colette l'adore : « Elle

comprend tout, je peux tout lui confier. » Sa mort, en 1918, plonge son amie dans un profond désespoir.

L'autre contemporaine, c'est Germaine Moreno, elle aussi âgée de 43 ans. La muse des symbolistes, la confidente de Mallarmé, maîtresse de Catulle Mendès, éphémère épouse de Marcel Schwob. Qui

a déjà joué sur toutes les scènes de France et dirigé la section française du conservatoire de Buenos Aires. Colette l'initie au cinéma muet, la pousse à jouer des rôles comiques. Dans *Le Sexe faible*, elle joue une comtesse slave qui « lève et paie des beaux garçons »... Les deux dernières sont les plus jeunes. À 25 ans, la surdouée

Jeanne Roques peint, écrit, sculpte, mais surtout danse et joue la comédie. Elle a connu Colette au Bataclan, où elle partageait avec elle l'affiche de *Ça grise*. Cette beauté fatale aux yeux noirs soulignés de khôl, peau blanche et garde-robe exotique est la fameuse Irma Vep, vamp des *Vam-*

*pires* et de *Judex*, films de Louis Feuillade. Colette lui inspire une affection protectrice, elle l'appelle « Méramie ».

Enfin, la plus jeune, Germaine Beaumont, 23 ans. Avec elle, Colette est tyrannique et cordiale, n'hésitant pas à rudoyer celle à qui Henri de Jouvenel a confié, pour *Le Matin*, ses « billets de l'homme qui



écoute parler les femmes ». Passionnée par l'occultisme, le roman policier, la littérature anglaise, Germaine est ombrageuse. On dit d'elle qu'elle est un « délicieux chameau ». On la surnomme « Zizanie ». En exergue de son roman *Silsauve*, on peut lire : « À Colette, à qui je dois tout. » Quel bel angle d'attaque que celui de relire

Colette à l'aune de cette bande de filles dévergondées et si attachantes. Et quelle belle façon de parler de la France en guerre. Un livre merveilleux de tendresse sur l'amitié au féminin. **GÉRARD DE CORTANZE**

■ *Colette et les siennes*, de Dominique Bona (Grasset, 427 p., 22 €).